

Corydon chez Albion

Autor(en): **Maurice, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 7

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Corydon chez Albion

J'ai déjà parlé, il ya peu de temps, dans ces «Chroniques», de l'homophilie dans la littérature moderne française. J'avais préparé une série d'articles sur l'homosexualité à travers l'Antiquité, le Moyen-Age et la Renaissance. C'était là prétexte à un brillant générique de grands hommes (écrivains, artistes ou hommes politiques) qui ont connu nos passions et nos tourments, se sont trouvés aux prises avec les mêmes difficultés sans que celles-ci abattent leurs énergies, et ont finalement légué à l'histoire ou à la littérature mondiale (quelquefois, à cause même de l'anomalie qui les habitait) une gloire immortelle. A la réflexion, j'ai trouvé cette facile érudition livresque pédante et fastidieuse; j'ai donc renoncé à mon projet. Aujourd'hui, un ami me demande, à l'occasion de douloureux événements récents, de citer quelques cas d'homosexualité dans l'histoire et la littérature anglaises, et c'est bien volontiers que j'accède à sa demande. Puissent ces quelques exemples faire réfléchir ceux qui, trop facilement, jettent la pierre ou crient au scandale . . . et s'en délectent!

Tout le monde connaît les exemples royaux d'Edouard II et de Jacques Ier, exemples analogues à ceux de notre Henri III et ses Mignons, Monsieur et le Chevalier de Lorraine.

Plutôt analogues à notre Villon seraient les deux grands poètes anglais Thomas Kyd (1558—94) et Christopher Marlowe (1564—93). Ce furent deux amis, barbares, sauvages, mais géniaux. Kyd est l'auteur du premier grand mélo élizabéthain, «La Tragédie espagnole». Marlowe eût pu rivaliser avec Shakespeare. Fils d'un cordonnier de Cantorbéry, étudiant à Cambridge et vagabond, l'étrange protection du Conseil Privé à toutes ses frasques indique qu'il entra de bonne heure dans l'espionnage politique, plus rémunérateur que le théâtre.

Son «Edouard II» est la première belle tragédie d'histoire nationale, très audacieuse puisqu'on y voit le roi inverti chanter l'amour contre-nature. «Héro et Léandre» est un long poème licencieux qui décrit gaillement les amours défendues. On y montre Neptune, amoureux de la beauté masculine de Léandre et poursuivant de ses brûlantes assiduités ce nouveau Ganymède jusque sous les eaux sans parvenir à éteindre sa flamme et à étreindre son sigisbée.

Cependant, en mai 1593, on trouva chez Kyd des papiers faisant profession d'athéisme. Mis à la torture, le poète révéla qu'il les tenait de Marlowe. Des témoins vinrent déposer que celui-ci affirmait hautement que «ceux qui n'aiment pas le tabac et les jeunes garçons sont des imbéciles». Cet espion devenait bien gênant pour le Conseil Privé! Le 1er juin, au cours d'une rixe dans une taverne de Deptford, où se trouvaient comme par hasard des provocateurs à la solde de la police, Marlowe fut «descendu» d'un coup de poignard. On nous dit qu'il jura et blasphéma jusqu'à son dernier souffle et que «en même temps que la vie un juron s'échappa de sa bouche».

Autrefois, on a beaucoup discuté aux fins de savoir si Shakespeare avait ou non aimé un Adonis. A vrai dire, cette accusation se fonde presque uniquement sur quelques «Sonnets» faisant allusion à son profond

amour pour un jeune seigneur qui le trompa avec une «dame brune». Aujourd'hui, le doute ne semble plus permis et même les moralistes-admirateurs du «grand Will» concèdent avec mauvaise grâce que cette passion, funeste autant que tenace, inspira au poète des accents de véritable souffrance. Le long poème narratif «Vénus et Adonis» (1593), qui traite le thème du jeune sportif poursuivi par la galanterie d'une courtisane experte, me semble aussi bien curieux et à rapprocher du Léandre de Marlowe. Il faut aimer les adolescents pour ressentir à ce point leurs tendres émois et leurs premiers effarouchements!

Si je parle à présent de Lord Byron (1788—1824), ce n'est pas pour le revendiquer dans la confrérie des Sodomites, mais pour éclairer d'un jour cru un des aspects les plus typiques de la mentalité anglaise qui, trop discrète chez elle, étale sur le «Continent» ses tares ou ses exigences secrètes avec un cynisme souvent exhibitionniste. Cynique et orgueilleux, Byron le fut d'une façon outrancière puisque, hanté par le romantique et morbide désir d'un péché inexpiable, il entretint des relations coupables avec sa demi-soeur Augusta Leigh, dont il eut une fille, et n'hésista pas à étaler ses turpitudes et à jeter en pâture au public son inceste criminel. Chassé par la réprobation universelle de ses compatriotes (indignés moins encore par son crime que par son indiscretion), il vint, en avril 1816, sur le Continent et rejoignit à Venise le grand romantique Shelley. Là, il stupéfia une Société cependant blasée par l'audace de ses excentricités et de ses débauches, avant de partir pour libérer la Grèce (plus tard, notre Victor Hugo chantera: «Je veux, dit l'enfant Grec, dit l'enfant aux yeux bleus . . . de la poudre et des balles») et de mourir rongé par la fièvre à Missolonghi.

De même, si je cite de Quincey (1785—1859), qui écrivit «Les Confessions d'un Mangeur d'Opium», ce n'est pas pour l'accuser d'homosexualité, mais pour souligner une autre particularité importante du «cant» britannique, toujours prêt à accepter n'importe quelle originalité, n'importe quelle «hoppy», à condition que cette anomalie ne soit pas d'ordre sexuel. Le scandale, en ce domaine, fait frémir d'horreur indignée tout gentleman bien né.

Avec Oscar Wilde, aucun doute à avoir. Notons cependant que cet exemple douloureux n'est célèbre dans l'opinion mondiale qu'à cause du procès qui «officialisa» un état de fait que beaucoup connaissaient et supportaient tant qu'il demeura du domaine de la vie privée, «tabou» pour les Anglais; à cause surtout de l'acharnement insolite que mit le père de Lord Douglas (qui détestait à la fois Wilde et son propre fils . . . et ce dernier le lui rendait bien) à faire éclater le scandale. Quoiqu'il en soit, nous devons à cette souffrance la très belle «Ballade de la Geôle de Reading» et un long plaidoyer pour «l'amour qui n'ose pas dire son nom», «De Profundis», dont l'incohérence même trouble et émeut. Il semble bien, enfin, que ce soit Lord Douglas qui ait inspiré le fameux roman «Le portrait de Dorian Gray», où l'auteur exprime tout son esthétisme (désir de jouir à tout prix de façon exquise et rare).

Cet Irlandais immoral, poseur et snob, étudiant au célèbre Magdalen College d'Oxford, qui inspirait aux Bostoniens de suivre ses conférences un lis à la boutonnière et un tournesol à la main, qui portait

des culottes vertes de dandy et jetait par les fenêtres les fortunes que lui rapportaient ses comédies, avait été sacré oracle des salons parisiens. Ami, entre autres, de Pierre Louys et d'André Gide, il rencontra ces deux derniers en Afrique du nord et ce fut à qui ferait davantage profession d'immoralisme. Après son emprisonnement, honni et vilipendé de tous, il vint se réfugier à Paris où il vécut d'expédients. A ce sujet, je voudrais rapporter ici une anecdote peu connue. Alors que le poète venait de mourir dans une chambre d'hôtel misérable, le patron se désolait à sa façon en demandant bien fort qui paierait les arriérés. A ce moment, et comme en réponse à la question, le dentier en or du pauvre Oscar se détacha avec un bruit sec et tomba sur le lit . . .

Mais tel est le rayonnement de la souffrance que le poète ne nous devient sympathique et ne nous paraît réellement grand qu'après la douloureuse tragédie de son procès.

La littérature contemporaine d'outre-Manche, fidèle aux tabous sexuels de l'époque Victorienne, semble peu se soucier d'un problème mis au goût du jour par le freudisme et qui connaît un tel succès de curiosité en Amérique et en France. L'Eros de Piccadilly, à défaut d'être prude, est peu loquace, et Kinsey ne pénètre pas dans les «home». Les guerres récentes pourtant, là-bas comme ailleurs, ont laissé de profondes et inévitables empreintes. Le «splendide isolement» n'a jamais réussi, à protéger Albion d'un amour «shocking», importé peut-être par sa Royal Navy, et dont les racines sentimentales plongent jusqu'en ses «public-schools» . . .

Il serait pourtant injuste de ne pas citer au moins Beresford qui, dans «Le Contrepoint de Dieu», étudie le cas de l'inverti qu'une courtisane ramène à l'amour normal. Ce qui nous paraît d'ailleurs très sujet à caution. Mais ceci est une autre histoire, comme dirait Kipling . . .

Jean-Pierre MAURICE

Les Livres

«Psychanalyse de Paris»

de Frédéric Hoffet (Editions Bernard Grasset)

Dans un roman intitulé, je crois, «L'Oiseau-Lyre», Edmond Jaloux racontait naguère l'histoire d'un adolescent qui, ne connaissant absolument rien des choses de l'amour, avait écrit un roman-passion particulièrement réussi. Ayant fait, plus tard, ses «premières armes», cet adolescent ne put plus écrire sur l'amour que des platitudes.

Une semblable aventure, au demeurant amusante et sympathique, n'est hélas! pas arrivée à M. Frédéric Hoffet, auteur du prétentieux et irritant «Psychanalyse de Paris». Pas plus que le héros d'Edmond Jaloux, il ne connaissait le sujet dont il parlait, mais le fruit de son laborieux travail dépasse tout ce que l'on peut imaginer dans le pire. A-t-il seulement soupçonné ce que pouvait être Paris, ville coquette